Frontières de la sorcellerie entre Alsace et Lorraine : entrelacs juridiques et variations contextuelles

Maryse Simon

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/1023>

DOI : 10.4000/alsace.1023

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2008

Pagination : 195-212

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

Maryse Simon, « Frontières de la sorcellerie entre Alsace et Lorraine : entrelacs juridiques et variations contextuelles », *Revue d'Alsace* [En ligne], 134 | 2008, mis en ligne le 15 juin 2011, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/1023> ; DOI : 10.4000/alsace.1023

Frontières de la sorcellerie entre Alsace et Lorraine : entrelacs juridictionnels et variations contextuelles

Une recherche historique sur la sorcellerie dans ce qui est aujourd'hui l'est de la France n'est pas aisée : la région concernée, entre l'Alsace et la Lorraine n'est pas homogène du point de vue des sources. La Lorraine, qui semble plus cohérente du fait de la place prépondérante du duché, est en fait morcelée entre les différentes possessions des trois évêchés notamment. Cependant, les archives sont riches, centralisées et bien connues, ce qui a permis à de nombreux historiens de travailler sur ces sources¹. En Alsace, à cause du morcellement des territoires et des juridictions, les archives ne sont pas toutes centralisées au niveau départemental, et les archives municipales conservent encore de nombreux documents, sans compter ceux qui sont en dehors des frontières françaises. De plus, de nombreuses séries d'archives n'ont pas encore été répertoriées et les recherches sont parfois tributaires de découvertes dues à la chance, en attendant de pouvoir consacrer le temps nécessaire à une étude exhaustive. L'étude de la sorcellerie peut aussi compter sur l'aide d'historiens locaux qui se sont attelés à la retranscription des procès de sorcellerie qui ont eu lieu dans leur ville². Mais il n'y a pas de synthèse qui puisse donner un réel aperçu de l'ensemble du phénomène. Bien sûr, des contributions importantes ont été apportées³, et ceci sans compter tous les historiens traitant de l'Allemagne qui ont englobé de façon logique les cas alsaciens dans leur aire d'étude.

1. Il faut notamment citer les travaux de Robin Briggs, *Witches of Lorraine*, Oxford University Press, 2007 ; William Monter, *A Bewitched Duchy, Lorraine and its Dukes 1477-1736*, Droz, 2007 ; Elisabeth Biesel, *Hexenjustiz, Volksmagie und soziale Konflikte im lothringischen Raum*, Trèves : Spec Verlag, 1997 ; Jean-Claude DIEDLER, *Démons et sorcières en Lorraine : le bien et le mal dans les communautés rurales de 1550 à 1660*, Paris : Messene, 1996.

2. L'Alsace est la région française qui compte le plus grand nombre de sociétés d'histoire et d'associations historiques.

3. Publications anciennes par Rodolphe Reuss, Auguste Stoeber, ou plus récentes par Joseph KLAITS, «Witchcraft trials and absolute monarchy in Alsace», dans *Church, State and Society under the Bourbon Kings of France*, éd. Richard M. GOLDEN, Lawrence : Coronado Press, 1982, p. 148-172.

Les chiffres sont donc approximatifs : 5 000 exécutions auraient eu lieu en Alsace et moitié moins en Lorraine. Si les deux provinces ont abrité un grand nombre de sorcières, elle ont aussi accueilli de grandes figures liées à la chasse aux sorcières : Johannes Nider (ca 1380-1438), qui a composé son *Formicarius* (« la Fourmilière ») vers 1437, est l'un des auteurs les plus influents des premiers écrits sur la sorcellerie. Il a été formé chez les Dominicains de Colmar dès 1402 où il a complété ses études théologiques jusqu'en 1410 probablement⁴. Son œuvre a inspiré d'autres travaux majeurs : Geiler von Kaysersberg (1455-1510), théologien, réformateur et prédicateur à Strasbourg depuis 1478, a composé en 1509 vingt-cinq sermons sur la sorcellerie, publiés en 1516-17 à Strasbourg sous le titre *Die Emeis* (« les Fourmis ») en référence à Nider. Il faut également citer l'auteur du célèbre *Malleus Maleficarum*, Henry Institoris-Kramer, prieur du couvent des Dominicains de Sélestat qui compose son œuvre-phare en 1484 et la fait publier à Strasbourg en 1486-87. L'Alsace est un grand centre d'édition (avec des imprimeurs tel Johann Grüninger) et une région aux confluent de divers courants. De nombreux pamphlets et ouvrages de moindre diffusion sont publiés en Alsace⁵. La Lorraine, quant à elle, a fourni une contribution démonologique importante avec Nicolas Remy et sa *Démonolâtrie* publiée en 1595⁶. Cette région est donc un lieu d'intense activité où les idées sur la sorcellerie fourmillent. L'analyse de la sorcellerie est loin d'y être achevée, mais dès à présent l'étude plus particulière de cette zone entre Lorraine et Alsace va mettre l'accent sur les frontières multiples du phénomène.

Frontières naturelles, linguistiques et juridictionnelles

La toute première question porte sur la notion même de frontière : le Rhin est-il perçu comme une vraie frontière ? Que représente le Rhin pour la communauté villageoise et l'engeance diabolique ? Le fleuve apparaît très concrètement dans un des premiers cas de sorcellerie en Alsace, comme un élément faisant partie du processus de chasse aux sorcières puisque le corps d'une sorcière, Marguerite Weinburnin, morte en prison lors de son procès à Sélestat en 1499, est enfermé dans un tonneau et jeté dans le Rhin⁷. Il semble bien que le fleuve marque une certaine séparation dans

4. Nider devient prieur des Dominicains à Bâle en 1429. Il revient brièvement en Alsace en 1438 pour conduire la réforme dans le couvent des Dominicaines de Sainte-Catherine à Colmar et meurt à Nuremberg lors du voyage de retour.

5. Par exemple LUTZ (Reinhard), *Das I. Tractaetlein. Warhafftige Zeitung, von gottlosen Hexen, auch Ketzerischen und Teuffels Weibern, die zu Schlettstadt, dess H. Römischen Reichsstadt in Elsass, auf den XXII. Herbstmonat dess 1570. Jahrs, von wegen ihrer schændtlichen Teuffels verpflichtung u. sindt verbrannt worden.* [Franckfurt am Mayn, Nicolaum Basseum, 1586].

6. Nicolas REMY, *Daemonolatria*, Lyon, 1595.

7. Cas cité par Jean PONS, « Le tragique destin des sorcières de Sélestat », dans *Annuaire des amis de la bibliothèque humaniste de Sélestat*, 1998, n° 48, p. 57-62.

la vallée rhénane, mais cette ligne reste perméable. Un sorcier de Haguenau, Philipp Schloff, l'illustre en décrivant un sabbat qui réunit quarante sorcières d'outre-Rhin qui jouent aux dés avec celles d'au-delà du fleuve⁸ ! L'Alsace appartient véritablement au monde germanique et le Rhin représente le centre de cette entité géographique et culturelle qu'est la vallée rhénane : de nombreux accusés de sorcellerie parlent de sabbats qui rassemblent toutes les sorcières du Rhin⁹. Cependant, le fleuve n'est pas facile à franchir concrètement et il reste une frontière pour la vie quotidienne.

La véritable séparation se fait souvent en fonction de la langue, ce qui ramène la frontière au piémont vosgien. Un exemple, celui d'Anna Zirch de Molsheim, relate un épisode révélateur : les sorcières de la région ont joué les récoltes de l'année aux dés (les dés semblent être un jeu populaire dans les sabbats rhénans) avec leurs collègues du *Welschland* français. La frontière linguistique est très importante pour le sentiment d'appartenance à une communauté, mais là encore, il n'existe pas de barrière infranchissable. L'emploi de traducteurs, de « truchement », est très courant et il est facile de trouver quelqu'un dans son entourage pour se faire comprendre. Le brassage linguistique et culturel semble être un élément capital dans les communautés villageoises.

Les frontières les plus importantes en ce qui concerne la sorcellerie sont celles des juridictions dont dépendent les accusés. La chasse aux sorcières étant une affaire légale, et les exécutions extrajudiciaires ou lynchages étant peu nombreux, l'appartenance à une juridiction conditionne le sort des accusés. Et le vaste entrelacs des différentes juridictions forme un espace imbriqué et compliqué qui peut devenir un élément stratégique. En effet, les accusés jouent avec la proximité des frontières de ces juridictions pour essayer d'échapper à la justice. Il est si facile de sortir des limites de la juridiction dont on dépend, que beaucoup d'accusés sont tentés de fuir. Les évasions et tentatives d'échapper à l'autorité judiciaire semblent plus importantes en Alsace qu'en Lorraine. Les exemples ne manquent pas : Elisabeth Rhem de Saint-Hippolyte appréhendée le 26 avril 1622 ne passe que vingt jours en prison alors que ses complices arrêtées en même temps qu'elle y passent vingt-huit semaines, car elle a réussi à se cacher pendant trois mois à Illhaeusern¹⁰. Elle est finalement reprise et exécutée le 28 septembre. L'affaire se complique d'un point de vue administratif car, pendant son évasion, elle hérite de la moitié de la succession de son frère Gaspard Rhem, mort à la guerre. Ce cas résume bien l'entrelacs administratif qui caractérise de nombreuses situations : la part qui lui revient est confisquée par la justice et est échue au duc de Lorraine pour un tiers, mais le reste va à la Collégiale Saint-Georges de Nancy qui y exerce son autorité pour les deux tiers¹¹.

8. Cas cité par François LECHNER, « Sept procès de sorcellerie à Haguenau en 1627 et 1628 », dans *Bulletin du Cercle généalogique d'Alsace*, n° 82, p. 471-478, n° 83, p. 531-536, 1988.

9. Cas de Christina Wettermann, femme de Quirin Hans Menner, qui a assisté à un sabbat à Eschbach avec toutes les sorcières de la vallée du Rhin.

10. ADMM B 8918, 1622.

11. Finalement cet héritage qui se monte à 122 francs est octroyé en « don pour Dieu et en ausmone aux enfants de ladicté Elisabeth ».

Un autre cas illustre le jeu qu'exercent les victimes avec les frontières de la justice¹² : Sara Klinger, la femme du prévôt de Lengenbergh, village aujourd'hui disparu près de Guebwiller, est emprisonnée en novembre 1617 à Niederentzen¹³. Elle réussit à ouvrir ses entraves avec un couteau, s'évade avant d'être reprise. Elle réussit à s'évader une seconde fois en brisant ses chaînes avec une pierre¹⁴. Elle parvient cette fois à atteindre Boersch, un village distant de 70 kilomètres, dépendant d'une autre seigneurie, et se cache chez le maire (*Mejyer*) du lieu, un dénommé Höss. Le seigneur de Niederentzen, Christophe Truchsess von Rheinfelden, apprend qu'elle s'est réfugiée à Boersch et donne pleins pouvoirs à un envoyé, David Hartmann, pour la faire arrêter « où qu'il la trouve » et la ramener à Niederentzen. Les choses vont vite : le 4 janvier 1618 le seigneur avise les autorités de Boersch que Sarah Klinger est recherchée. Le 9 janvier, le protocole du Grand chapitre de Strasbourg donne la suite de l'affaire : l'envoyé fait arrêter l'accusée après avoir présenté ses pouvoirs, et un mandataire du seigneur de Niederentzen, Jacob Röderer, est commis pour la chercher. Le *secretarius* du Grand Chapitre, ainsi qu'un docteur en droit et syndic du Grand Chapitre, Henry André Gail, se rendent à Boersch pour livrer l'accusée aux mandataires¹⁵. Finalement elle est remise aux mandataires avec des conditions précises énoncées devant l'accusée : qu'elle ne soit pas jugée avec précipitation, qu'on procède selon la *Reichsconstitution*, qu'on lui fournisse un avocat et un procureur et qu'on la laisse voir un prêtre catholique¹⁶. Le 10 janvier 1618, elle est conduite à la limite du ban de Boersch¹⁷ pour être remise aux mandataires du seigneur de Niederentzen¹⁸. La procédure de restitution s'achève avec la lettre de David Hartman aux envoyés du Grand Chapitre pour cette livraison gracieuse, faite avec l'accord du doyen du Grand Chapitre Herrmann Adolph zu Salm und Reifferscheidt.

Ce cas montre les conséquences pratiques du morcellement de la carte géographique des différentes juridictions, importantes en matière d'autorité et de partage de la justice. Les conséquences financières, avec les va-et-vient des accusés

12. Archives du Grand Chapitre, aux Archives municipales de Strasbourg AN 10. Voir l'article de Louis SCHLAEFLI « Un cas de sorcellerie de Niederentzen (1618) » dans *Annuaire de la Société d'Histoire de la Hardt et du Ried*, 1996, n° 9, p. 53-54.

13. Après torture, elle a avoué aux juges, les *Siebener*, qu'elle a tué un homme en lui servant du vin rouge, qu'elle a fait mourir un cheval et deux porcs, et qu'elle a été séduite par le diable à Ammerschwihr quatre ans auparavant.

14. „*alhie zue Niederenssen auss Eÿssenbanden gebrochen*”.

15. Ils interrogent à nouveau l'accusée qui confirme en partie ses aveux précédents sauf la rencontre avec le diable. Elle précise qu'elle n'a avoué que parce qu'on lui a promis d'être graciée, ce qui est une ruse habituelle pratiquée par les juges.

16. L'accusée prétend alors qu'elle n'a avoué qu'à cause de la torture „*alle seÿen durch pein und durch grausam drawen zur confession gebracht worden*” et aussi que l'homme qu'elle aurait soi-disant tué est toujours en vie et que le cheval qu'elle aurait tué serait mort par éclatement de la vessie, selon les dires du bourreau qui avait examiné le cadavre du cheval.

17. Entre Obernai et Bernardswiller „*gegen OberEhnheim und Bertschweiler*”.

18. „*freÿ ledig geliffert*”, avec une dernière recommandation „*Solle sich willig und geduldig auf der reise erzeigen?*” elle doit se montrer bien disposée et patiente pendant le voyage. Elle quitte la juridiction à cheval avec les deux mandataires qui partent vers Bernardswiller.

et des appels, le sont tout autant. Dans le village de Chatas, un sorcier, Nicolas Claudon doit être amené jusqu'à Saint-Dié pour y être exécuté en 1618 car le village appartient pour moitié aux comtes de Salm et pour l'autre moitié à l'abbaye de Moyenmoutier, qui dépend de la seigneurie de Saint-Dié. Le résultat de ces opérations est un coût très important en termes de procédures. À cause de cet état de fait, de nombreuses requêtes sont envoyées par les tribunaux pour faire face aux dépenses occasionnées par les procès de sorcellerie.

Le contexte conjoncturel : situation politique et religieuse

Les frais importants de justice sont à replacer dans un contexte difficile, notamment la contagion de peste qui sévit en Alsace et qui affecte de nombreuses villes. Les habitants de Saint-Hippolyte envoient en 1627 une lettre de doléances au duc de Lorraine¹⁹, demandant l'exemption de l'aide due à la saint Rémy et stipulant que « depuis six mois la contagion a ravagé si furieusement et avec tant de violence qu'elle a emporté 417 personnes » et que la ville déjà « petite et non peuplée et présentement comme vague et déserte » offre le « spectacle de son affliction, de la pauvreté et indigence des habitants souffreteux et nécessiteux ». Il ne reste d'ailleurs que 232 habitants en 1632 quand l'épidémie s'arrête. Ils obtiennent la moitié de la remise, c'est-à-dire 270 francs. Le lien entre peste et sorcellerie est fait l'année suivant la requête, en 1628 : « a ceste mortalité dernière, ayant faict prendre et executer quatre femmes convaincues de sortilège », le « règlement prescrit » n'a pas pu être suivi, et beaucoup plus d'argent que prévu a été dépensé. Le comptable n'est « ni vu ni trouvé à cause de la contagion », alors que le maire qui représente l'autorité de la collégiale Saint-Georges de Nancy (qui exerce les deux tiers de l'autorité) est resté en ville « à cette calamité et misère ». Ce dernier ne réclame pas les deux tiers de son dû, car de toute façon « il est fort difficile, veoir impossible de s'en faire rembourser par ceux qui ont faict telle despence d'autant qu'ils sont mortz pour la pluspart ». Les prévôts et bourgmestres de la ville précisent qu'il ne s'agit que d'environ 130 francs. Ils vont même jusqu'à faire du chantage en terminant leur requête par une menace : dorénavant, « si tels criminelz et autres prisonniers venoient a evader et eschapper de prison avant confession faute de par manquement de gardes, que la faute ne leur en soit imputée », ce qui implique qu'aucune confiscation ne pourra être faite et donc qu'il n'y aura pas d'argent dans les caisses de la ville.

L'accent est souvent mis sur les frais de garde des prisonniers, et particulièrement dans leurs propres maisons. En 1621, le duc Henri de Lorraine se voit obligé de régler certaines difficultés dans l'exercice de son autorité en matière de justice²⁰. Le

19. ADMM B 8924.

20. ADMM B 8922, folio à part.

septième point concerne la garde des prisonniers qui ne pourrait se faire qu'une fois qu'ils ont confessé leurs crimes et en ont été convaincus. Jusqu'à ce moment-là, ils doivent être « resserrés en prisons » « fermés et assurés ». D'autre part, le prévôt et les gens de justice peuvent faire appel selon leur bon vouloir au maître des hautes œuvres « soit de nos paiz [lorrain] ou aultres [...] au meilleur mesnage que faire ce pourra », ceci pour réduire les frais et la perte de temps à les faire venir de Lorraine.

Le problème des frais de garde est détaillé dans une affaire de sorcellerie qui se situe dans le nord de l'Alsace, à Haguenau : Anna Schroeder la Wannenwirthin, 65 ans, a les moyens de se payer des gardiens pour être emprisonnée chez elle quand elle est accusée de sorcellerie le 22 septembre 1627. Mais elle est finalement incarcérée le 1^{er} décembre car elle n'a plus payé les frais de garde depuis le 29 octobre. Après plusieurs séances de torture²¹ et consultations auprès des docteurs en droit de Strasbourg pour les autoriser, elle nie les accusations et finit par être assignée à résidence à trois ou quatre lieues de Haguenau, où elle pourra se rendre après avoir payé les frais de son procès²². Mais la somme réclamée est si considérable que son gendre menace de saisir le tribunal impérial de Spire. Finalement, il préfère écrire au fils d'Anna pour lui conseiller de vendre la vaisselle en argent de l'accusée. En juin, c'est-à-dire dix mois après son arrestation, Anna est toujours en prison. La même cour d'appel impériale est saisie par les trois filles de Marie Laurinelle, arrêtée le 22 août 1629 pour crime de sorcellerie : ses filles²³ font une protestation à la suite de son arrestation, mais elle est quand même exécutée le 10 septembre, sans qu'aucune réponse ne soit parvenue de la cour d'appel. Les filles continuent néanmoins la procédure et veulent faire supprimer les effets juridiques de la condamnation auprès de la même cour²⁴. Le temps joue en faveur des tribunaux et à la défaveur des accusés et de leur famille qui supportent le coût financier de la procédure, en plus de celui des conditions de détention. Le problème de l'éloignement du pouvoir central conduit à des situations très différentes : dans le val de Lièpvre²⁵, jusqu'en 1594, les procès se faisaient en total isolement, torture et condamnation à mort étant ordonnés sans en référer à

21. Confrontée aux accusateurs, l'accusée riposte « si j'avouais, Dieu ne serait plus Dieu ». Torturée et suspendue trois fois avec pierres, elle est torturée à nouveau le 9 décembre deux fois, si fort que la planche de bois casse. Malgré la torture dite des bottes espagnoles, elle continue de nier. Dans les réunions du *Malefizrath* du 13 décembre et 31 janvier, une éventuelle troisième séance de torture est discutée. Les juristes Dr Boos et Westermeyer se prononcent contre car déjà deux accusatrices s'étaient rétractées. Le 9 janvier, le gendre d'Anna, Sébastien Geyr, une personnalité administrative de Marmoutier, intervient pour la faire libérer. Elle continue néanmoins à être confrontée aux accusés sans sévices. On allait la relaxer quand sa nièce Agnesel l'accuse d'avoir craché un jour l'hostie dans son mouchoir en l'église des Augustins. La procédure reprend son cours avec torture. Le 11 mars elle nie toujours malgré quatre suspensions avec jusqu'à trois pierres. Le docteur Laurentius Boos à nouveau consulté dit qu'on ne peut plus la torturer mais qu'elle doit être assignée à résidence.

22. Ce qui est décidé le 22 mars.

23. Catherine, Marie et Madeleine.

24. La réponse n'est pas connue.

25. Voir à ce sujet Maryse SIMON, *Les affaires de sorcellerie dans le val de Lièpvre*, Strasbourg, Société Savante d'Alsace, 2006.

quiconque. Le pouvoir central de Nancy a réussi par la suite à imposer son avis, considéré comme nécessaire pour condamner ou torturer.

Un certain lien, notamment financier, peut être fait entre sorcellerie et guerres. L'argent des biens confisqués aux sorcières peut être affecté à diverses causes : une lettre datée du 20 janvier 1637²⁶, du bailli de Barr, Jean Daniel Cromer, propose au Magistrat de Strasbourg d'employer les biens de quelques sorcières exécutées pour payer les arriérés de soldes du caporal Philippe Kauss, commandant du château d'Andlau. Mais sorcellerie et affaires militaires sont liées de façon plus générale. L'occupation des troupes dans de nombreux villages alsaciens est souvent rapportée comme un élément déterminant. À Sélestat, le *Malefitzregister* qui a été conservé pour la période de 1629 à 1642, fait état d'accusations nombreuses pendant toute cette période (91 cas en moins de 13 ans), mais témoigne d'une absence totale d'accusations quand la ville est envahie par les Suédois en 1632 jusqu'à leur départ où les condamnations reprennent. Ce cas n'est pas isolé. Il y a de nombreuses mentions des guerres *Mansfeldischer Krieg*, *Schweizer Krieg*, *Brandenburgischer Krieg*, dans le *Blutbuch* de Molsheim. Ce « livre du sang » rassemble les manuscrits des comptes rendus de procès, entre 1620 et 1631, menés par le *Kayserliches Malefitzgericht*, tribunal impérial des maléfices qui juge les affaires de sorcellerie et autres crimes dangereux, et qui dépend directement du prince du territoire, l'évêque de Strasbourg²⁷.

Le contexte politique n'est pas le seul à déterminer les variations relevées dans la persécution de la sorcellerie. Le contexte religieux peut être tout aussi déterminant. Les différences confessionnelles aboutissent à des situations très différentes selon le poids de la communauté. Dans le val de Lièpvre, la situation est caricaturale car la quasi-totalité des affaires de sorcellerie se passe du côté catholique lorrain de cette vallée, alors que le côté protestant alsacien est beaucoup plus tolérant et donne peu suite aux accusations. Dans ce cas précis, le contexte social et économique, avec la présence importante de mineurs qui travaillent dans les mines du val de Lièpvre, joue un rôle déterminant. La relative protection des protestants par rapport aux accusations de sorcellerie s'illustre dans un autre cas : en 1613, à Luvigny, Nicolle veuve de Nicolas Destoy, sujet des comtes du Rhin, avait à tort cru trouver refuge dans la partie du village dépendant de la maison de Lorraine, chez le pasteur protestant²⁸ qui apparemment la cachait. Quand une fracture religieuse existe au sein d'une même communauté, on peut souvent constater une différence dans l'intensité de la persécution. Il semble que la sorcellerie soit punie de façon à peu près équivalente quand il s'agit de communautés entièrement catholiques ou au contraire entièrement protestantes.

Il existe dans la région en question une communauté chrétienne bien à part, les Anabaptistes, qui sont apparemment laissés en dehors de cette persécution. Aucune

26. Cas cité par REUSS (Rodolphe), *La sorcellerie au XVI^e et au XVII^e siècle, particulièrement en Alsace d'après des documents en partie inédits*, Paris, 1871, rééd. Éditions du Rhin Steinbrunn, 1987.

27. L'évêque de Strasbourg était, en 1620 au début du *Blutbuch*, l'archiduc Léopold de Habsbourg.

28. « *au logis du Ministre de Levigny* ».

trace de procès accusant ouvertement des membres de cette communauté ou faisant un lien direct avec eux n'a été retrouvée à ce jour. L'explication peut être justement due à l'isolement de ces familles anabaptistes qui vivent principalement dans des fermes isolées dans les Vosges, qui n'ont souvent de contact avec les communautés villageoises que lors des marchés. Ils représentent également un intérêt économique appréciable pour la communauté villageoise en tant que fermiers et laitiers.

La présence d'autres communautés non chrétiennes est parfois mentionnée : une jeune fille de Dettwiller, décapitée et brûlée le 13 septembre 1611 après avoir notamment déclenché un incendie qui a presque complètement détruit le village, aurait agi à l'instigation d'un juif accompagné d'un grand chat noir²⁹. Le lien entre sorcellerie et judaïsme est cependant rare, malgré une présence ancienne et relativement importante de communautés juives en Alsace.

La communauté religieuse la plus impliquée dans les affaires de sorcellerie semble être celle des jésuites. Une vague de procès a emporté de nombreux enfants de l'école des jésuites de Molsheim. Ont été recensés 277 cas de sorcellerie dont 201 exécutions, et parmi elles, 35 enfants. Un des plus jeunes accusés, Philippe Schramm³⁰, est élève chez les jésuites de Molsheim, et est âgé de 9 ans seulement. Il est incarcéré le 3 avril 1630 et fait des aveux le 9 du même mois³¹. Ces aveux ne sont pas très originaux : le jeune Philippe cite la séduction, le pacte avec le diable (pacte écrit avec du sang car le garçon sait écrire), le reniement de Dieu et des saints, l'adoration du diable, la présence au sabbat avec danse et repas, mais sans pain ni sel. Il s'agit en fait d'un catalogue presque exhaustif de tout ce qu'on peut faire au sabbat. Philippe fait cependant mention d'une scène uniquement décrite chez les enfants : le diable apprend généralement aux enfants à créer des souris, mais ici ce sont des lièvres et des poules qui sont évoqués. Il décrit même un baptême diabolique où tout est inversé, le blanc remplacé par le noir et où il se trouvait lui-même dans le berceau. Il décrit aussi l'accouplement avec le diable (malgré son très jeune âge³²), ajoute la dénonciation de complices, et les aveux de méfaits commis envers des animaux,

29. Mention dans Rodolphe REUSS, *L'Alsace au dix-septième siècle au point de vue géographique, historique, administratif, économique, social, intellectuel et religieux*, Paris : Bouillon, 1897-1898, p. 104 note 3.

30. Dans Louis SCHLAEFLI, « Les aveux d'un sorcier de neuf ans originaire de Saverne », dans *Pays d'Alsace. Bull. la Société d'histoire et d'archéologie de Saverne et environs*, 1998, n° 182-1.

31. ABR 2 B 83, Saverne. Les onze pages manuscrites ont été retranscrites par Louis SCHLAEFLI.

32. La sexualité des enfants sorciers est un thème qu'il faudrait étudier à part entière. Les cas rapportés indiquent plusieurs pistes de recherche : Peter Roller, 13 ans, accusé en août 1627, dit qu'il a couché avec une femme très froide et fait ses noces avec le diable. Hébergé à l'hôpital depuis son arrestation, le 23 mars 1628, il raconte que le diable lui a rendu visite et est parti quand il a crié le nom de Jésus. En juillet 1628, sur un rapport des frères franciscains Udalricus et Rochus, et après consultation de l'évêque auxiliaire de Molsheim, il est rendu à sa famille. Un autre cas associe sorcellerie, sexualité et meurtre rituel : Martinel, employé chez son oncle Vickel Ada, 14 ans, petit-fils d'une sorcière accusée en même temps, dit que son amant est froid comme la neige et que sa grand-mère a enfoncé ses doigts dans le cœur de sa petite sœur. Le cas d'un jeune homme de 18 ans soulève un autre problème, celui des démons succubes : Jacob Wagner dit que son diable s'appelle Maria et on lui répond que c'est impossible ! Il rétorque alors que le diable lui aurait interdit de dire son nom.

mais rien contre des humains. Après une confrontation avec un autre élève, le jeune Brucker, âgé de 11 ans, il avoue également qu'il a écrasé des hosties. Ses aveux sont expédiés à la Régence de Saverne le 12 avril, et le 16, celle-ci donne l'ordre de le préparer à la mort avec ses six complices âgés de 9 à 16 ans³³. Les jésuites se chargent directement de la tâche, « comme à l'accoutumée »³⁴. Il est exécuté le 20 avril. Les enfants étaient d'ordinaire étranglés avant d'être brûlés³⁵. Cet enfant paraît être au fait des connaissances en matière de sorcellerie : il avait déjà été directement confronté à la sorcellerie car il se trouvait dans la maison de la *Schultheissin*, la femme du prévôt de Stotzheim, lorsqu'elle a été arrêtée pour sorcellerie, puis exécutée³⁶. Le jeune Philippe aurait fréquenté de nombreux cercles et de ce fait a dénoncé beaucoup de gens importants³⁷.

Le rôle des jésuites dans la chasse aux sorcières est un peu particulier et, dans plusieurs autres endroits, leurs élèves sont accusés d'être de jeunes sorciers. Les cas de Würzburg à la fin des années 1620 (41 enfants condamnés en plus des 199 adultes, entre 1627 et 1629) s'ajoutent aux cas de suspicion dans les écoles de Trèves, Eichstätt ou Hildesheim notamment³⁸. Mais ces cas d'enfants impliqués dans le crime de sorcellerie diffèrent de ceux généralement rencontrés : les enfants sont le plus souvent de simples dénonciateurs de sorcières et ils bénéficient souvent de l'immunité due à leur jeune âge. Ce contexte plus habituel se rencontre dans une autre affaire qui se passe non loin de l'école des jésuites : dans la même Régence de Saverne, le bailli Christophe de Wangen reçoit un rapport sur les nombreux cas de privation de virilité, et ceci depuis des années, dans le village de la Wantzenau où des enfants et des femmes officieraient³⁹. Dès le lendemain, le fiscal de l'Évêché doit

33. Sébastien Rauscher 13 ans, François Burgon 9 ans, Anastasius Leber 14 ans, Joannes Andreae 15 ans, Joannes Kleinsberger 16 ans, Daniel Molitor 14 ans. Voir ici même l'article de Louis SCHLAEFLI « Particularités relatives aux procès de sorcellerie intentés aux enfants... »

34. ABR 2 B 0468/1 : „wozu Sje sicch fein eingestellet und bereits von den Hn Patribus fleissig disponirt worden”.

35. ABH 2 B 0467/2 : „morgens vor tag justificiert, nachgehends samptliche durch das feuer verbrannt worden”.

36. Il connaissait aussi un autre sorcier, un certain Wagner de Saverne qui est mort sur la chaise d'insomnie, ainsi qu'un *Küchenmeister* qui aurait été emmuré.

37. Voir l'article de Philippe WIEDENHOFF, « Les liens de Philippe Schramm avec la sorcellerie savernoise » : l'auteur détaille la vie des personnes dénoncées comme complices par le petit Philippe : la fille du conseiller et administrateur épiscopal de la monnaie, un boucher de Saverne originaire de Hochfelden qui a été brûlé comme sorcier par une justice expéditive après que sa femme a été brûlée elle aussi. Anne Herlein, interrogée le 23 octobre 1628, résiste à la chaise d'insomnie pendant deux jours, du 20 au 22 février 1629, et est bannie dans sa maison ; Elisabeth Stoll meurt sur la chaise d'insomnie en 1629.

38. Sur les cas d'enfants impliqués dans les procès de sorcellerie, voir Wolfgang BEHRINGER, „Kinderhexenprozesse. Zur Roller von Kindern in der Geschichte der Hexenverfolgung”, dans *Zeitschrift für Historische Forschung*, n° 16, 1989, p. 31-47 ; William MONTER, « Les enfants au sabbat : bilan provisoire », dans *Le sabbat des sorciers en Europe (XV-XVIII^e siècles)*, éd. Nicole JACQUES-CHAQUIN et Maxime PRÉAUD, Grenoble : Millon, 1993, p. 383-388 ; Rita VOLTMER, « Zwischen Herrschaftskrise, Wirtschaftsdepression und Jesuitenpropaganda: Hexenverfolgung in der Stadt Trier (15.-17. Jahrhundert) », dans *Jahrbuch für westdeutsche Landesgeschichte*, vol. 27, 2001, p. 37-107.

39. Voir Louis SCHLAEFLI « À propos des mouches espagnoles ou une affaire de sorcellerie à la Wantzenau au XVII^e siècle », dans *Annuaire de la société des amis du vieux Strasbourg*, 1996-1997, t.

se rendre sur place pour y enquêter, et surtout interroger avec rigueur les enfants pour savoir par qui ils ont appris ce « tour pendable » (*die anverumbte Laster*), et si besoin les faire rosser⁴⁰. Il les fait avouer : ils se sont servi de mouches espagnoles, en fait de petits coléoptères qui secrètent une toxine, que les enfants ont dû capturer et réduire en poudre pour empoisonner les hommes devenus ainsi stériles⁴¹. Mais dans cette affaire qui a eu lieu en 1656, les enfants sont simplement battus et seule une femme adulte est incriminée. Le rôle des enfants dans les affaires de sorcellerie est à la frontière de plusieurs champs d'étude.

Les frontières de la sorcellerie sont poussées encore un peu plus loin dans un cas exceptionnel où la frontière entre croyance orthodoxe et croyance déviante est très nettement posée. Un habitant d'Ohnenheim, un village catholique au nord de Colmar, envoie une demande très particulière à son seigneur⁴². Il prend soin de faire enregistrer sa demande par un notaire de Strasbourg qui fait des copies de sa requête⁴³, ce qui la rend encore plus officielle. En effet, Johann Habisreuttinger, maître d'école de son village, demande à Jacques de Rathsamhausen, seigneur du village voisin de Grussenheim, s'il peut organiser une procession pour guérir deux femmes de Grussenheim atteintes d'un mal incurable. Il ajoute à sa demande un dessin de cette procession. Seulement, dans cette lettre datée du 30 novembre 1601, il avoue de lui-même qu'il a étudié la sorcellerie auprès du diable pendant sept ans, « se sentant depuis sa plus tendre jeunesse une aptitude particulière pour ces études

25, p. 57. L'affaire débute le 15 mai 1656 et un rapport est fait le 19 mai où il est dit que la femme de Marx Fromm et quelques gamins se sont servis de mouches espagnoles *so der Spanischen Mucken gebraucht*. Le fiscal entend sous serment l'accusée (*den beschedigten Mann medio iuramento vornemen*) pour enquêter, l'incarcérer et la faire torturer une ou deux fois si elle ne veut pas avouer. Il doit ensuite envoyer un nouveau rapport qui est étudié lors de la séance du 30 juin 1656, dont on ignore le contenu, mais qui donne le nom de la coupable, Anna, veuve de Marx Fromm. Sur cet ordre, Le bailli doit la soumettre à nouveau à la torture mais plus sévèrement (*noch einaml und was Starckhers*) et envoyer un nouveau rapport. L'accusée n'avoue rien (*dass Marx Frommen Wittib Anna Auf nochmalig aussgestandene tortur zur gutlichen bekantnuss in bezichtiger hexerey sachen nicht zu bringen gewesst*). Elle est donc libérée mais assignée à demeure jusqu'à nouvel ordre par le bailli. Le Conseil de Régence rappelle au bailli de dresser un état des frais pour cette affaire.

40. „wo vonnothen zur bekantnuss durch ruthenstreich anhalten lassen" (G 6351, 64 vo-65).

41. En fait il s'agit d'un coléoptère, cantharide officinale, *Lytta vesicatoria*, célèbre pour sécréter la cantharidine, substance toxique qui a quelques propriétés aphrodisiaques : la poudre faite avec l'insecte est un stimulateur de l'érection puisqu'il provoque une inflammation des voies urinaires, de l'urètre en particulier, qui a pour conséquence une érection, parmi d'autres troubles. La surdose est mortelle dès 50 mg à 100 mg, ce qui est peu. Ce qui est curieux, c'est qu'à l'époque des sorcières c'est le contraire puisque les mouches espagnoles ont la réputation de rendre les hommes stériles et impuissants.

42. ADHRE 1638.

43. „Diese hier ingeschriebene Missiva sampt einverleibter figur, deren bericht ober Im und underschreibung, ist von einer dergleichen in Originali furgelegten uff und in zwen bögen Papyrs geschriben Missiva, darinn mit einer feder und dinten gemalten figur getrewlich und fleißig von und abgeschrieben, nachgerissen mit derselben allem Inhalt conferirt, uberlesen, besichtigt, und derselben original an wortten, genial und figur aller dings gleichlautend, ähnlich und gleichförmig zusehen und zubefinden, Bezeug ich, Joh. Ludwig Schmid auss Röm. Kays. Autoritet Notarius Publicus, bürger zu Strasburg, manupropria".

surhumaines et surnaturelles, et entraîné vers elles par une passion irrésistible »⁴⁴. Il s'est donc livré au « génie des sorciers et des devins pour être instruit ». Son instruction prend fin au début de l'année 1601 (il a fait figurer le décompte des années en marge de la lettre), et prétend qu'« à partir de ce moment, l'esprit du mal est obligé de le servir à son tour pendant tout le reste de sa vie comme lui-même l'a servi pendant sept ans ». Il propose, « avec l'aide et la grâce de Dieu », d'organiser avec le concours de toute la ville, une procession comme à la fête-Dieu (*„wie an unsers Herrgottstag“*), mais où tout serait inversé, l'ordre de passage des groupes et le sens de la procession⁴⁵ : les bannières, crucifix, cierges et dais sont relégués à la fin du cortège, et les bourgeois armés d'épées ouvrent la marche, suivis des femmes. Toute la communauté porte un chapelet à la main. Les deux femmes malades doivent apparemment prendre place dans un cercueil ouvert transportable (on peut voir les deux poignées en haut et en bas de la caisse de bois), tenant chacune dans une main des fleurs, et dans l'autre soit une lanterne soit un flambeau. Entre les deux femmes qui ne sont pas nommées, on aperçoit une sorte de blason entouré de deux paires d'ailes angéliques. Il s'agit probablement du sceau du Christ porté par l'ange, ainsi qu'il est décrit dans l'Apocalypse⁴⁶.

Autour des deux malades, quatre personnages semblent sortir de trappes carrées comme découpées dans la scène centrale. Ils incarnent les quatre fléaux de la vie : la mort (*Tod*) en haut est représentée par un squelette qui tient dans sa main gauche un sablier. La faim (*Hunger*) est représentée à gauche par une femme habillée en paysanne avec un haut en fourrure qui tient un panier vide dans sa main gauche. La peste (*Pestilentz*) est représentée à droite par une femme richement vêtue qui tient un arc prêt à décocher sa flèche. La guerre (*Krieg*) est incarnée par un chevalier en armure et casque à plume qui brandit son épée. Ils portent tous dans leur main droite des verges qui ressemblent étrangement à des balais de sorcières. Ces quatre personnages comportent chacun un nom au-dessous de leur dessin : le médecin Jacob de Grusenheim représente la mort, la femme Kilbert la faim, Suzanne la Française la peste, et Johann Habisreuttinger lui-même Schulmeÿster, le chevalier. Peut-on y voir un portrait de l'auteur de la lettre ? On peut de façon très claire y voir les quatre fléaux et les cavaliers de l'Apocalypse, placés aux quatre points cardinaux. Johann précise que les quatre évangiles doivent être lus devant les quatre fléaux représentés dans le cercle. Ce cercle est représenté par des petites croix plantées dans le sol et délimite l'espace sacré autour duquel la procession doit tourner. Il inclut dans ce cercle « la place centrale, l'église, le cimetière et la tombe des martyrs », « à l'endroit

44. Ce document a fait l'objet de deux articles publiés au milieu du XIX^e siècle : « Lettre d'un sorcier », dans *Magasin pittoresque*, Paris, 1846 ; et une transcription est parue en 1854 dans la revue *Alsatia* dirigée par A. STOEBER, puis une traduction partielle en 1861 dans *Curiosités d'Alsace*, vol. 1.

45. Cette procession a été étudiée, expliquée et située dans le village actuel par deux historiens locaux Jean Philippe STRAUDEL et Michel KNITTEL, « Sorcellerie à Grusenheim », dans *Annuaire de la Société d'Histoire de la Hardt et du Ried*, n° 6, 1993, p. 29-37.

46. Apocalypse 6 : 1-8.

même où tant de guerriers reposent »⁴⁷ (quels martyrs et quels guerriers ?). La limite de ce cercle ne doit être franchie par personne avant la fin de la procession, hormis les six personnes qui doivent y prendre place.

Johann Habisreuttinger demande à son seigneur de lui accorder la permission de réaliser son projet en proposant de payer un droit de trois couronnes d'or. Il déclare sans ambages :

« je suis sûr de réussir ayant une pleine connaissance de mon art [...] et si toutefois mon entreprise devait ne pas réussir, je consens à être étranglé et ensuite brûlé sans rémission, et je veux que l'exécution ait lieu publiquement avec l'assistance du bourreau, dans une ville où siège la justice, afin que si j'avais menti, l'expiation de mon mensonge soit connue et serve de leçon ».

Il reprend là le discours officiel affiché par les autorités en ce qui concerne l'exemplarité de la sentence. Il termine sa lettre avec encore plus d'emphase :

« Depuis assez longtemps on réclame quelque chose de nouveau et d'extraordinaire. Ceux qui en désirent en auront à satiété, mais tous n'auront pas lieu de s'en réjouir. Dieu nous a ordonné de veiller, et nous avons dormi et nous n'avons pas voulu nous laisser réveiller, mais soyez bien sûrs qu'avec ses quatre verges, la faim, la peste, la guerre et la mort, de même qu'il a fait pour les juifs dans l'ancien testament alors qu'ils méprisaient sa parole sainte, et quand la mesure de leurs iniquités fut comblée, il leur a envoyé pareille mesure de fléaux et d'autres châtiments et tourments jusqu'à ce qu'ils fussent convertis ou anéantis ».

Il conclut à la suite par ces mots : « Chacun est libre maintenant de me croire ou non, mais ce que j'en dis est bien près de nous. Le nom redoutable du village de *Graussenheim* sera amplement justifié ce jour-là ». Il fait là une sorte de jeu de mots sur le nom du village appelé ici Graussenheim en référence à *grausen* qui veut dire redouter comme verbe ou horreur comme substantif. Il a parlé au début de sa lettre du lieu de cette procession « à l'endroit même où tant de guerriers reposent » qui serait le lieu d'un combat ancestral.

Cette lettre plonge le seigneur de Rathsamhausen dans une certaine perplexité et il en rend compte à son suzerain Eberhardt de Ribeaupierre (le village d'Ohnenheim appartient aux Ribeaupierre depuis 1301). Cette lettre du 23 janvier 1602 est intéressante à plusieurs titres. Jacob vom Rathsamhausen n'utilise à aucun moment des termes reliés au diable ou à la sorcellerie pour parler de cette affaire ; il dit que son sujet, le maître d'école, lui a fait une requête en insistant longuement sur le fait qu'il s'agit de soigner « deux personnes malades depuis longtemps à qui personne n'a pu venir en aide jusqu'à présent ». Il présente les choses d'une façon plutôt positive en parlant de « porter remède » à ces femmes en employant des moyens non naturels (*unnatürliche Mittel*), mais sans employer aucun mot du champ lexical du diable. Il déclare qu'il a beaucoup réfléchi au sujet de cette entreprise, (il écrit cette lettre plus

47. „Auf dem Platz da die erschlagene Kriegsleuth ligen”.

de deux mois après l'avoir reçue⁴⁸, mais qu'il n'a pas pu trouver le moindre motif de permettre une telle chose sous sa seule autorité. Il précise qu'il n'a pas réussi à connaître les intentions de ce maître d'école. Aussi, en tant que chrétien et seigneur dévoué à la pure religion évangélique (*der reinen Evangelischen Religion*), il demande conseil à Eberhardt de Ribeaupierre.

Malheureusement, la fin de cette extraordinaire histoire n'est pas connue car aucun autre document se rapportant à cette affaire n'a été mis au jour jusqu'à présent⁴⁹. Mais ces deux lettres sont suffisantes pour révéler la frontière extrêmement floue entre les pratiques jugées déviantes et les pratiques orthodoxes faites en l'honneur de Dieu. Cette procession où tout est inversé et qui a pu être imaginée grâce à des compétences acquises auprès du diable n'est pas immédiatement rejetée par Jacob de Rathsamhausen et condamnée comme acte de sorcellerie. Que ce maître d'école soit persuadé d'être un sorcier, et assez fou pour s'en vanter, c'est une chose, mais qu'il remporte une certaine adhésion de son seigneur et probablement celle du village, en est une autre. On peut très facilement imaginer qu'il a parlé ouvertement de ce projet à l'ensemble de la communauté. Mais cet étrange personnage révèle une grande complexité dans ses croyances. Il s'avoue sans équivoque sorcier⁵⁰, « écolier de magie comme on les appelle » au service de celui qu'il qualifie de mauvais ennemi⁵¹ ou d'esprit du mal et de la divination⁵². Mais il veut utiliser ses compétences diaboliques au service du bien, avec l'aide et la grâce de Dieu. L'ambivalence de la magie et l'ambiguïté des pratiques sont au cœur de cette affaire. La question d'un mal non naturel est considérée comme claire par toutes les personnes impliquées, et le seul remède à un mal non naturel est un moyen non naturel. La question de l'origine de ce mal est en revanche posée : vient-il de Dieu ou du méchant : *von Gott oder den Bösen* ? Or, la réponse n'est pas indiquée et importe finalement peu, les deux réponses possibles faisant partie de la même catégorie supra naturelle. Johann Habisreuttinger semble illuminé et affiche une croyance indubitable en un miracle assuré : « Je veux prouver de la façon la plus évidente et montrer au grand jour que depuis l'Ascension du Christ il n'a jamais été vu ni entendu sur cette terre un fait plus merveilleux et plus admirable et qu'on pourrait même appeler un miracle ». Il semble persuadé du bien-fondé de son entreprise mais détaille de façon très explicite un éventuel échec. Il a beaucoup réfléchi à ce propos et se classerait le cas échéant dans la catégorie des charlatans : « afin que moi, ainsi que tous les magiciens convaincus d'imposture, nous soyons un objet d'horreur pour le présent et un exemple terrible pour l'avenir ».

Mais il est animé d'une incroyable force combative quand il parle de « réveiller et d'arracher à son sommeil la chrétienté incrédule ». Il est visiblement en prêche pour

48. Il est assez curieux de constater que Jacob von Rathsamhausen écrit sa lettre le 23 Janvier qui est également la date citée par Johann Habisreuttinger pour son entrée au service du diable.

49. Des recherches en ce sens vont être effectuées dans la correspondance des Sires de Ribeaupierre série E 740 des ADHR.

50. „*fuhrend und wahrsagende Schueler*”.

51. „*dem Bösen feynd*”.

52. „*dem Gejst der furenden unnd Warsagenden*”.

la foi protestante. Aucun saint généralement associé aux pèlerinages ou processions n'est mentionné dans sa lettre ; il cite avec précision les passages bibliques (indication d'une bonne connaissance de la Bible) et surtout il manifeste une franche hostilité à l'égard du curé du village :

« Il est possible que Monsieur le curé de Graussenheim veuille refuser et empêcher cette cérémonie sous prétexte que ce n'est point œuvre de Dieu, mais invention, mensonge et tromperie du diable. Que Monsieur le curé sache donc, lui et tout le monde, qu'une chose pareille ne peut arriver et n'arrivera que par volonté, ordre, force et toute puissance de Dieu afin de renouveler et de proclamer de nouveau sa gloire et sa puissance divine qu'il nous a déjà révélées par Moïse et Jésus-Christ, et enfin de réveiller et d'arracher à son sommeil spirituel la chrétienté incrédule, impie, divisée et révoltée contre la foi ».

Il a ajouté par la suite un petit paragraphe dans la marge : « Par le mot sommeil spirituel, j'entends l'état de ceux qui ne font aucun cas et ne comprennent pas les prophéties divines, comme ont fait les grands prêtres juifs et les Pharisiens pour la venue du Christ ». Johann Habisreuttinger semble particulièrement obsédé par la faute collective mais beaucoup de zones d'ombre subsistent dans cette singulière affaire.

Ce cas extraordinaire ne doit pas occulter les autres cas qui montrent à quel point la frontière entre pratique orthodoxe et pratique déviante est parfois floue et facile à franchir. Johann Habisreuttinger veut bien encourir la peine sévère réservée aux charlatans, comme cela a été le cas à Mulhouse où un procès a été dirigé vers 1460 contre un homme, Louis Meyger de Berne, voleur escroc et sorcier qui se vantait de pouvoir extorquer au diable ses secrets et révéler la cachette d'objets perdus ou volés. En 1624, un soldat congédié se vante, lui, alors qu'il s'enivre à l'auberge de l'Ange, d'avoir appris à être impénétrable aux balles et épées grâce à un sorcier. Il réussit son tour de « magie » trois fois, mais la quatrième il se blesse. Une fois guéri, il est attaché au pilori et battu de verges. La complicité avec un autre sorcier est ici punie de façon relativement clémentine. D'autres crimes sont associés à la sorcellerie et ne bénéficient pas de la même clémence. Les accusations de sorcellerie sont parfois entremêlées avec d'autres accusations d'un tout autre registre. On trouve des cas de rébellion à l'autorité et à la bonne morale avec des accusations de vol aggravé d'obscénité et de paillardise, ou bien d'ivrognerie mêlée au blasphème, de violence caractérisée contre des officiers et des gens d'église, parfois d'inceste, cas qui aboutissent tous à des condamnations pour sorcellerie.

À ce titre, le cas de Michael Lingelsheim est édifiant sur l'utilisation de l'accusation de sorcellerie. Cet homme est l'envoyé seigneurial d'une petite ville alsacienne à une quinzaine de kilomètres au sud de Strasbourg⁵³. En 1654, il perd 100 *Reichstaler* qu'il convoie depuis Colmar vers Fegersheim. Il fait étape à Ebersheim où il s'enivre et, le lendemain, il se rend compte, arrivé à Benfeld, que l'argent manque, rebrousse chemin et demande à Ebersheim si quelqu'un a vu son argent. Il est arrêté au château

53. Ce cas est présenté par Jean-Paul LINGELSER, « Le messager seigneurial de Fegersheim victime d'un procès en sorcellerie », dans *Diligence d'Alsace*, n° 49, 1993, p. 3-12.

de Lutzelhouse, sur les hauteurs d'Ottrott, où on le questionne. Il avoue s'être enivré et dit que sa femme veut l'obliger à dénoncer son impudicité notoire, mais il prétend que ce n'est pas vrai. Il est torturé⁵⁴ et avoue l'adultère avec une certaine Elisabeth Genter et s'embrouille au sujet de l'argent. Il soutient qu'il ne l'a pas donné à des prostituées mais qu'il l'a enterré près d'un puits sous un chêne. Puis après une autre séance de torture, il dit qu'il l'a caché chez lui, sous le seuil, à gauche de la porte de la grange. Il s'embrouille encore après ces aveux et cite d'autres paillardises⁵⁵. Le bailli de Fegersheim ne trouve rien à l'endroit indiqué. L'accusé avoue alors, toujours sous la torture, que le diable a emporté l'argent, et qu'il est possédé par le diable depuis quatre ans, ce dernier ayant pris l'apparence d'une de ses maîtresses, Ursula.

Le diable est entré en scène dans cette histoire de vol. Cependant, toutes les questions des juges ne portent ensuite que sur l'argent et sur la façon dont il l'a dépensé. L'accusé n'avoue plus rien mais se livre en revanche à des propos diaboliques, possédé, comme le prouve la noirceur effrayante de son visage, à tel point que l'assemblée remarque visuellement combien l'esprit du mensonge gouvernait sa langue, son cœur et tout son corps. L'entourage de l'accusé fait de multiples supplications au nom de Jésus, et le diable se retire. Après cette intervention diabolique, les questions reprennent leur cours au sujet de sa femme, des complices, et d'autres méfaits. Pendant ce temps, à Fegersheim, l'autorité seigneuriale fait publier une lettre le 1er décembre 1654 où impudicité et adultère doivent être punis de la peine de mort, suivant les dispositions sévères du droit impérial en vigueur, car il ne faut pas donner l'impression de favoriser le vice en remplaçant la peine de mort par de lourdes amendes. Le 8 décembre 1654, Ursula, la maîtresse du messenger, comparait donc et avoue des relations coupables avec près de dix personnes. Le 11 décembre, le tribunal de justice criminelle est convoqué à Fegersheim. Directement inspirée par la *Carolina*, la procédure judiciaire se fait par le représentant du jeune seigneur Wolff Georg de Rathsamhausen-Ehenweyer, mineur, procureur qui représente l'accusation. L'avocat de l'accusé parle de l'accusé comme d'un « pauvre pécheur », mais ce dernier finit par avouer meurtres, vols, empoisonnement, animaux tués, brouillard et gelée blanche, et prétend qu'il a jeté l'argent à la rivière sous l'impulsion du démon pour qu'il ne puisse parvenir à l'autorité seigneuriale. On ne reparle plus de la métamorphose du diable en Ursula. Il est condamné à être brûlé vif, puis sa peine est commuée et il est exécuté par l'épée avant que l'on fasse brûler son corps. L'accusation de sorcellerie semble plaquée sur celle de vol pour justifier la torture et la sentence finale.

Les relations conflictuelles à l'autorité séculière et temporelle sont un élément que l'on retrouve souvent dans les documents d'archives. Mais les affaires sont souvent incomplètes et, par endroits, très lacunaires. Or il existe des dossiers complets, dont celui d'un laboureur aisé, rebelle à l'autorité, blasphémateur, ivrogne, violent,

54. La description de sa torture est assez détaillée : il est « suspendu à une hauteur de terre de l'épaisseur d'un doigt », puis dévêtu et rasé, et ensuite une pierre est attachée et suspendue à son corps.

55. Il aurait eu des relations avec Ursula femme de Jacob Sidler, aubergiste d'Ohnheim, et Maria, femme de Schwartz Mathis.

voleur, incestueux et sorcier. Le cas de Miclin Parmentier de Labaroche, est connu par un dossier de huit documents en français et allemand entre 1639 et 1644⁵⁶. Malheureusement la fin de cette histoire nous échappe. L'homme est un habitué des registres des amendes car il injurie et blasphème depuis des années. Il ne paie pas la dîme et « ne respecte ny monseigneur ny officier quelconque », ajoutant même que « le diable puisse crever les yeux des officiers », selon un témoin. Il est accusé en 1639 d'un trafic de céréales qu'il aurait organisé en accord avec des soldats du Hohnack. Quand il est interrogé à ce propos, il prétend que deux soldats lui ont donné les quatre sacs de blé et de seigle en question qu'ils avaient pris à des Allemands. Il s'agit donc de recel de grain volé et revendu. Mais il est sauvé par le témoignage de deux habitants d'Orbey, la ville voisine. Il est au cœur d'une autre affaire en 1644 : après avoir fait sa récolte, il ne s'acquitte pas de la dîme, et quand le curé, accompagné des officiers de justice, arrive le lendemain pour le raisonner, il le chasse avec des menaces très explicites (il veut l'étrangler, le battre avec une fourche pour le tuer et le transpercer). Il avait auparavant attaqué à la hache le préposé chargé de récolter la dîme. Le curé Colinchair et le prévôt David Olry décident alors d'écrire au seigneur, le sire de Ribeaupierre, qui le fait venir dans sa ville, Ribeauvillé. Cet homme est un ivrogne notoire qui, alors qu'il était « bien pinté », a demandé la main du curé comme s'il voulait l'épouser. Il se targue aussi de manger de la viande tout le temps, même le vendredi ou pendant le carême, et se vante même que depuis qu'il ne prie plus Dieu, c'est-à-dire depuis sept ans, il a davantage à manger que les autres ! Il est par ailleurs soupçonné d'inceste avec sa fille Odile car il l'aurait mise dans le lit conjugal lors de la nuit de noces de son remariage. Il avait apparemment l'habitude de coucher « avec elle en même lit » quand il se déplaçait en dehors du village. Sa femme témoigne de façon confuse à ce sujet car le greffier ne peut pas dire si elle a réussi à empêcher les tentatives d'inceste. Un témoin qui logeait chez eux certifie que la fille avait gardé sa chemise toute la nuit lors de la fameuse nuit de noces du père.

Les choses prennent une autre tournure quand son fils âgé de huit ans proclame partout que son père le conduit au sabbat à cheval. Le curé évoque cette affaire de sabbat en chaire, et le sermon virulent alimente les ragots. Le garçon est alors interrogé sur l'identité des cinq femmes qu'il dit assister à ces sabbats, mais comme il dénonce les notables du village, il est qualifié d'affabulateur. Le père avait déjà déjoué des accusations en 1639 quand il avait mis au défi le curé de le confondre publiquement et de prouver qu'il était réellement un sorcier. Miclin Parmentier, sûr de sa victoire, espérait même le renvoi du curé faussement accusateur. Il avait écopé simplement d'une nouvelle amende pour avoir dit à cette occasion qu'il en profiterait pour le tuer ou que le diable l'emporterait. L'affaire reste en suspens et on ne sait pas si Miclin a été cette fois condamné. Il représente le rebelle, le parfait provocateur.

Or dans ce cas, malgré des pistes qui peuvent très facilement mener à une condamnation pour sorcellerie, ne lui sont reprochés que les faits concrets, vol de céréales, refus de payer la dîme, blasphèmes, injures, coups et blessures. Il n'y a

56. Conservés dans le fonds Ribeaupierre aux Archives Départementales du Haut-Rhin cote E 1582.

aucune évocation des traditionnelles accusations de sorts jetés à des personnes ou à du bétail ou des récoltes, malgré la mention de participation au sabbat par le fils affabulateur. Ce cas pose le problème de la crédibilité des témoins, mais surtout celui de la déviance par rapport à des normes acceptées. Coupable de nombreux délits graves par le passé, ce Miclin a toujours réussi à échapper à la condamnation capitale car ses crimes ne semblent pas sortir du cadre des pratiques plus ou moins tolérées ou expliquées par l'emprise de l'alcool ou de la colère. Il semble également bénéficier de protections influentes.

L'Alsace et la Lorraine recèlent de nombreuses affaires intéressantes et atypiques : mais cette concentration de cas si différents à quelques kilomètres de distance n'est-elle pas un indicateur des influences et des nombreux courants religieux qui passent par la vallée rhénane ? Les problèmes de l'entremêlement des juridictions font apparaître une plus grande marge de manœuvre de la part des accusés et des accusateurs. La tentation de fuir est plus grande et apparemment les chances de succès sont, elles aussi, plus grandes. Mais ce morcellement des juridictions entraîne aussi une plus grande coopération entre elles, surtout en Alsace, et même si des difficultés existent, des accords sont souvent trouvés pour ramener l'évadé dans sa juridiction. L'exercice efficace de l'autorité reste une inquiétude commune, surtout en matière de confiscation des biens. L'enjeu financier est également un sujet de préoccupation, vu les coûts importants des procédures judiciaires, surtout quand ces dernières prennent place dans un contexte politique et militaire très troublé. Cette étude de la situation particulière de l'Alsace et Lorraine reste à être comparée avec les régions limitrophes, Franche-Comté, Luxembourg et Allemagne d'outre-Rhin pour établir la spécificité de cette région.

Résumé

Dans l'Alsace et la Lorraine de la période moderne où la chasse aux sorcières sévit durement, l'entremêlement des juridictions est tel que les accusés de sorcellerie peuvent essayer de jouer avec les frontières et tenter d'échapper à la justice. Les difficultés de cette dernière à condamner dans certains cas révèlent les frontières mal définies de la sorcellerie, notamment dans des cas exceptionnels où la frontière entre croyance orthodoxe et croyance déviante est ambiguë.

Zusammenfassung

Im Elsaß und in Lothringen der modernen Zeit, in der die Hexenjagt ganz besonders wütet, existiert eine solche Vermischung der Gerichtsbarkeiten, daß die der Hexerei angeklagten versuchen können, mit den Grenzen der Justiz zu spielen um dieser zu entkommen. Die Schwierigkeiten der Justiz, in gewissen Fällen zur Verurteilung zu kommen, weisen auf die schlecht definierten Grenzen der Hexerei hin, vor allem in besonderen Fällen, in denen die Grenze zwischen orthodoxem und dem abweichendem Glauben doppeldeutig ist.

Summary

During the early modern period, in the Alsace and Lorraine region, many witch trials took place within a very complicated jurisdictional network. The boundaries of witchcraft were often blurred and, if some of the accused individuals tried to escape from the judicial system, it was hard to convict in certain cases where the difference between orthodox beliefs and deviancy was ambiguous.